

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Bureau, Rue Notre Dame, Bâ-
tisse du Cabinet de Lecture
Paroissial, chez L. J. Prégen
libraire.

Abonnement : \$1 par année pour
les Canadas, \$3 pour l'étranger.

On ne recevra pas d'abonnement
pour moins d'un semestre.

L'ARTISTE,

Annonces : Six lignes et au-des-
sous, 1^e insertion, \$1.
Pour chaque insertion subsé-
quente, \$00 40.
Pour annonces, abonnements,
paiements, s'adresser par lettres
affranchies à M. Prégen, libraire,
agent-général. Pour tout ce qui
concerne la rédaction, écrire
français à Paul Stevens.

JOURNAL RELIGIEUX, CRITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET MUSICAL.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

VOLUME I.

No. 2.

PROPRIÉTAIRES,

PAUL STEVENS, CHS. W. SABATIER, ET ÉDOUARD SEMPÉ,

RÉDACTEURS.

A V I S.

La Rédaction prend la respectueuse liberté d'informer les personnes qui recevront l'Artiste, que ce journal n'étant pas politique ne doit rien payer aux maîtres de poste qui le délivreront ; et de plus que toutes celles qui l'ayant reçu, ne l'auront pas renvoyé dans les huit jours, seront considérées bien et dûment abonnées.

MONTRÉAL, 13 MAI 1860.

COMMENT POURRAIT-ON ENCOURAGER ET PROPAGER LA LITTÉRA-
TURE ET LES BEAUX-ARTS ?

I.

Si au lieu de rester éternellement à l'état d'un stupide point d'interrogation, cette question si simple et cependant d'une importance si vitale pouvait une bonne fois être résolue d'une manière définitive et sérieuse, nous ne craindrions pas d'annoncer, comme très prochaine, l'émancipation de notre race sur ce continent, et nous pourrions lui prédire un rôle actif et brillant, digne enfin de la France dont elle est descendue, dans les révolutions et les conquêtes de l'intelligence qui tôt ou tard doivent avoir pour théâtre la vaste scène du Nouveau Monde.

Malheureusement pour nous et pour notre avenir, on parle beaucoup trop et on n'agit pas assez. La plupart de nos délibérations, sur toutes espèces de matières, ressemblent presque toujours à ce fameux conseil tenu par le rats, dont parle le bon Lafontaine, et se terminent de la même manière.

Sans aucun doute si l'on pouvait encourager et surtout faire vivre la littérature et les beaux arts avec des paroles et rien que des paroles, nous applaudirions des deux mains à l'éloquence plus verbeuse que substantielle de quelques-uns de nos orateurs ordinaires ; mais comme il est assez généralement reconnu aujourd'hui que les grands esprits ont certains points de communion avec les petits, et que si l'intelligence les sépare du commun des mortels, les besoins de la matière les en rapprochent, nous déclarons candidement que les éloges prodigués à l'homme qui n'a que son talent pour vivre peuvent être fort beaux et fort bons, mais que le moindre grain de mil ferait dix-mille fois mieux son affaire.

Après tout, fut-on Virgile, fut-on Homère, fut-on n'importe qui, on ne pourrait se repaître que d'éloges. Cette nourriture est incapable de combler les abîmes que la faim creuse dans l'estomac, et nous plaignons sincèrement ceux qui courant après la gloire, enflent leur voile avec le vent des louanges banales qu'on leur prodiguera avec une libéralité d'autant plus large qu'on tiendra la bourse plus étroitement fermée.

Ce n'est pas de la sorte qu'on parviendra jamais à activer le développement des beaux-arts en ce pays.

Pour obtenir ces nobles résultats, il n'y a pas trente-six manières d'agir, il n'y en a qu'une seule : c'est d'admettre franchement et de rétribuer le talent de quelque côté qu'il vienne.

Les intelligences d'élite ne sont-elles pas toutes de la même patrie ? Shakespeare est-il moins Français que Corneille ? Depuis qu'and y aurait-il donc des barrières parmi les étoiles et dans les vastes étendues du ciel bleu ? Nous admettons qu'il puisse exister des frontières pour séparer les états, les champs, la matière brute en un mot, mais nous les rejetons énergiquement pour l'intelligence ; car ce champ là, celui de l'intelligence, c'est le champ de Dieu, et il est infini et indivisible comme Lui.

Et puis encore, ce qui a contribué plus que tout autre obstacle à entraver les progrès de l'art, dans notre pays, n'est-ce pas cet esprit mesquin de jalousie envieuse qui fait que les succès d'autrui nous pèsent et nous font mal. Ce vice affreux, nous dirons plus : cette plaie a été cause de maux incalculables parmi nous. Que celui qui voudra nous démentir, signe son nom en toutes lettres, et qu'il nous dise, s'il l'ose, que ce n'est pas ce misérable levain d'envie égoïste et anti-patriotique qui a toujours fomenté dans nos rangs, partout et à propos de tout, la désunion et la ruine. Qu'il nous dise, s'il l'ose, que ce n'est pas à un sentiment d'envieuse rivalité qu'obéissaient, dans des heures fatales, quelques-uns de nos écrivains, lorsqu'ils donnaient aux yeux du pays affligé, le spectacle d'hommes nés sur le même sol et fils de la même famille, se déchirant à outrance et élaboussant dans leurs querelles fratricides, quelques-unes de nos gloires les plus pures et les plus justement respectées.

Nous l'avons dit : nous voulons être francs et nous saurons avoir le courage de la franchise. Si notre langage déplaît aujourd'hui, si nous entendons s'élever autour de nous, comme d'un marais, les croassements de quelques cretins qui se seront reconnus à une peinture trop fidèle, cela ne pourra que nous encourager à persévérer, parce qu'en définitive, notre œuvre est sainte et vraiment nationale.

Que voulons-nous en effet ? quel est notre but ? quelles sont nos aspirations ? Sommes-nous venus, comme l'insinuent lâchement des gens que nous ne nommons pas, nous asseoir au foyer du peuple Canadien, et après avoir rompu avec lui le pain de l'hospitalité remercier nos hôtes en les dénigrant, en les vilipendant ? Ou bien, poussant l'ingratitude encore plus loin, pourra-t-on, osera-t-on supposer, que prétendant nous arroger un droit que nous ne pourrions appuyer ni de l'autorité du talent, ni de celle de l'expérience et de l'âge nous voudrions, réformateurs audacieux, faire la leçon à tout un peuple qui s'honore, à juste titre, de compter parmi

ses gloires les Garneau, les Lafontaine, les Morin, les Falardeau, les Hamel, les Cremazie, les Fiset et tant d'autres noms glorieux surgis de ces vieux troncs de la Vieille France et qui doivent resplendir dans la Jeune ?

Non ! tel n'est pas notre but. En fondant notre journal, nous avons voulu filer une protestation énergique et courageuse contre le mauvais goût, les mauvaises doctrines, et surtout contre ce déplorable abus de louanges exagérées qui gâtent et corrompent à tout jamais les talents naissants, comme les tendresses folles et aveugles d'une mère pervertiront et fausseront à tout jamais l'enfant qu'elle élève trop mollement.

Répétons-le, et on ne pourra assez le répéter avec et après nous, toujours et partout, si nous voulons avoir une littérature et une belle et bonne littérature, si nous voulons avoir de la belle et bonne musique, si nous voulons avoir des peintres, des musiciens et des poètes, encourageons, protégeons et acclamons la peinture, la musique et la poésie. Que notre admiration ne se traduise pas seulement en éloges stériles, tâchons au moins de faire vivre honorablement tous ceux-là qui, esclaves de l'art, ne demandent qu'à l'art seul, et pour la gloire du pays, leur pain de chaque jour.

PAUL STEVENS.

A PROPOS D'UN ANNIVERSAIRE.

A l'occasion du Centième Anniversaire de la seconde bataille des Plaines d'Abraham, dans laquelle le brave Chevalier de Lévis resta vainqueur, on a voulu élever à la mémoire de ce guerrier et de ses compagnons un monument qui rappelât leur courage et leur victoire. Ils étaient les ancêtres de tout le peuple Canadien, et tout le peuple Canadien voulut contribuer à cette œuvre vraiment nationale. A Québec, l'antique capitale des Canadas, les résultats ont été glorieux ; dans les autres parties du pays, ils ont été satisfaisants. Montréal, le grand centre de population, de commerce, des sciences et des lettres, le grand monopole de tous les arts et de toutes les industries ; Montréal seul, n'a pas envoyé sa part à cette entreprise de convenance et de patriotisme ; Montréal seul, n'aura pas la gloire de poser une pierre sur le tombeau de ses ancêtres, Montréal seul n'aura pas le droit d'écrire une ligne sur le lieu où tombèrent ses pères, ses défenseurs, ses martyrs. C'est fort, mais c'est vrai. Il est temps de parler franchement et de protester hautement contre la lâcheté, l'apathie, et l'indifférence de certains hommes ; afin que nos frères des autres parties du pays, en ne voyant pas arriver l'obole qu'ils ont droit d'attendre de nous, ne croient pas qu'il n'y a à Montréal personne qui n'honore ses ancêtres, personne qui ne veuille s'imposer un sacrifice pour faire connaître leur gloire à l'étranger ; personne qui ne se rappelle les grandes œuvres des hommes passés. Je sais qu'il est bien des gens qui ne me comprendront pas ; je sais qu'il est bien des intelligences matérielles et obtuses qui se demanderont quel grand mal il y a donc là ; mais je sais aussi qu'à cette époque de notre histoire, à cette période de nos progrès et de notre avancement, l'événement qui vient d'arriver à Montréal est une grande preuve, contre le patriotisme et l'esprit de corps et d'association des Canadiens ; je sais que ce fait infiniment déplorable, va être une arme puissante dans les mains de nos adversaires nationaux et de nos ennemis de chaque jour et de chaque occasion : ils s'écrieront avec un langage écrasant, mais vrai : " Que sont donc devenus vos grands sentiments de nationalité et d'amour de la patrie ? O Canadiens, ne saurez-vous donc que prononcer de vaines paroles, et l'action qui meut, qui enfante,

qui crée, n'est donc plus en votre puissance. Cessez donc de vous plaindre ; ne criez plus contre l'oppression ; ceux qui ne daignent pas planter une croix sur la tombe de leurs plus glorieux ancêtres, ne méritent pas d'être les compatriotes de ces héros."

Voilà, messieurs, ce qu'on vous dira. Et que répondrez-vous ? Vous n'avez en votre faveur aucune excuse, vous ne pourrez alléguer ni le manque de moyens, ni le manque de temps, ni le manque d'hommes : Non, mais l'apathie, l'indifférence des plus grandes choses, qui nous a déjà tant fait de tort et qui nous perdra un jour, si nous ne la secouons pas au plus tôt, l'indifférence est venue ici, vous a arraché des mains tous les moyens, et vous a fait abandonner une glorieuse entreprise. Vous, citoyens de la plus grande et de la plus importante ville de l'Amérique Britannique, vous n'avez pas eu assez d'énergie pour suivre le Canada tout entier, dans la belle carrière, en laquelle il s'était lancé avec tant d'ardeur ; des habitants de bourgs et de petites villes auront fait plus que nous pour honorer le souvenir de nos ancêtres communs. Nous saurons maintenant à quoi nous en tenir sur votre patriotisme, et lorsque dans nos fêtes nationales nous vous entendrons faire de brillantes déclamations sur la patrie et l'amour de la patrie, nous vous dirons : " retirez-vous de là ; il ne vous appartient pas de parler de la patrie, à vous qui n'avez voulu rien faire pour honorer la mémoire des fondateurs de votre patrie."

Oui, telles sont les choses. Et quand je repasse en moi-même, toutes les parties de ce regrettable événement, toutes les circonstances de ce fait malheureux et déplorable, j'ai de la peine à croire que je n'ai que la vérité devant moi. Je voudrais que ce fut un rêve ; je voudrais que ce sombre nuage qui pèse en ce moment sur Montréal, pût se dissiper et ne laisser après lui aucune trace ; je voudrais que le tout fut à recommencer, et j'espère qu'il se trouverait d'autres hommes qui, mieux instruits par l'expérience, ne se joueraient pas ainsi des sentiments les plus sacrés, des affections les plus chères et des aspirations les plus relevées de tout un peuple, qui ne veut pas laisser périr dans l'oubli les grandes illustrations de son histoire ; mais qui veut honorer des héros qui sont les pères et les fondateurs de sa nationalité, suivant la grandeur de leurs actions et l'éclat de leurs hauts faits. Hélas, il faut bien le dire ; ce souhait est vain. Le 28 Avril 1860 est passé, et ce jour ne reviendra plus. Cette date ne viendra plus présenter à une génération innombrable, ses glorieux souvenirs, demandant une immense reconnaissance. Le Centième Anniversaire de la mort de nos plus grands héros a passé sur le Canada, et de tout le Canada, Montréal seul ne l'a pas considéré comme un jour de fête, comme un jour digne de mémoire. Et si dans un autre siècle, une autre génération songe aussi à célébrer une époque doublement mémorable, elle se demandera, sans doute, avec étonnement, ce qu'était devenue en 1860 la voix éloquente que l'histoire a consignée dans ses pages, et qui savait faire entendre de si beaux accents sur des sujets bien moins importants. Elle se demandera s'il n'y avait plus alors l'amour de la patrie et le respect pour les ancêtres.

Mais pourquoi prolonger ces inutiles récriminations ? ceux qui n'ont pas compris l'importance pour notre histoire et pour notre peuple, d'éterniser par des monuments visibles et durables les grandes actions de nos ancêtres, sentiront-ils davantage la vérité de ces réflexions ? Leur faux air de patriotisme les satisfera sans doute, et beaucoup avec eux, mais il y a encore à Montréal des esprits éclairés qui comprennent la vérité, et qui ne prennent pas pour une insulte, un langage sévère. Ceux là sauront par leur dévouement et leur générosité réparer les fautes incalculables de quelques-uns de leur compatriotes. Et s'il est encore temps de réparer notre erreur et notre oubli, travaillons y sans délai.

E. L. DE BELLEFEUILLE.

VARIÉTÉS.

PLACE D'ARMES ET GRANDE RUE ST. JACQUES

Quelle belle place que la Place d'Armes! D'un côté, le temple de la littérature dont la grandiose splendeur couvre de son aile protectrice le berceau des saines doctrines et du bon goût, nouvelle arche d'alliance construite par la tribu choisie de Dieu et d'où jaillissent parmi les enfants d'Israël le culte de la vérité et les lumières de la science; d'un autre côté, les sanctuaires de Crésus dont les massives colonnes semblent avoir été recueillies sous les décombres de Palmyre; en face, la majestueuse basilique, dont les deux tours cachant au sein des nues leur tête de titans, dominant avec orgueil les édifices qui l'avoisinent, comme pour rappeler aux fidèles qui passent sous leurs dômes, que plus haut que le monde, il est un maître qui commande et un trône, dont la terre avec toutes ses magnificences n'est que le marchepied. Au milieu de la place, un gracieux tapis de verdure avec des franges de violettes et parsemé d'érables aux feuilles frémissantes, douce oasis déposée au centre du tumulte par la main de l'art pour le piéton affairé et qui lui jette à son passage l'aumône de sa fraîcheur et de son ombre.

De nombreuses figures défilaient sous mes yeux avec des contrastes de physionomie qui frappèrent mon attention: l'un montrait sur son visage le calme et le rayonnement de son âme; l'autre, hérissé d'un faux air de conspirateur et le front soucieux, marchait d'un pas inégal et précipité; celui-ci saluait en souriant; celui-là, plissé comme un remords et noyé jusqu'aux oreilles dans un abyme de feutre, évitait les saluts et semblait fuir les regards. Tous deux portaient un livre sous le bras. Le premier allait au saint temple déposer une prière ou un hommage, le second, moins dévot courait à la banque, déposer entre les griffes de Plutus, sous le crescendo du huit pour cent, pas une prière, mais des liasses de bank-notes, fruit de spéculations peut-être plus heureuses que loyales, qu'il voulait ravir aux importunités des emprunteurs.

Ce spectacle m'absorbait entièrement, lorsque résonnait tout-à-coup derrière moi ces paroles qui ne me sont pas inconnues:

“Salut, espoir de l'Angleterre,”

C'était notre ami Sabatier qui m'abordait en fredonnant un chœur de sa cantate: que fais-tu là? me dit-il, tu as l'air de guetter quelque chose; serait-ce une position sociale?—non mon cher, j'observe et j'étudie l'humanité—on ne s'en douterait guère, sais-tu à quoi tu ressembles dans ta fixité tumulaire? à un dictionnaire grec aux abois sur les planches d'un bric-à-brac—Ah ça! si tu ne viens m'interrompre que pour m'insulter, mieux vaut pour moi que tu me laisses à mon isolement; je dois présenter à nos aimés lecteurs dans le prochain numéro de l'Artiste le compte-rendu d'une seconde promenade, et comme je ne veux rien devoir à mon imagination, je cherche des tableaux dans la réalité.—Eh bien! l'occasion ne saurait être plus propice. Il est cinq heures, le soleil se retire et la brise du soir nous arrive de la montagne; c'est l'instant où la haute fashion de Montréal promène ses grâces sur l'asphalte du boulevard St. Jacques, suivons la foule et observons,

Quel vaste champ à défricher que cette rue St. Jacques! quelle moisson de types et de binettes pour le pinceau du caricaturiste! la première rencontre que nous fîmes fut celle d'un personnage mystérieux que je trouve fréquemment sur mon chemin, toujours à la même heure et à la même place: une interminable houppe-lande dont la naissance doit certainement se perdre dans la nuit des modes, l'ensevelit depuis la tête jusqu'au gras des jambes et se dandine au-dessus de ses talons, comme le balancier d'une horloge; il porte des souliers

à boucles. à l'instar de nos premiers marquis, à la main un ornement de fantaisie qui ressemble moins à une canne qu'à un poteau de télégraphe, faible miniature du sapin de Polyphème, et qu'il tient majestueusement appuyé à l'épaule, comme les sénateurs romains, leur bâton d'ivoire, avec une imperturbable dignité: si par hasard il découvre son chef, vous y voyez reluire un clair de lune à rendre jaloux la plus belle nuit d'été; son crâne qui n'a pas plus de cheveux que l'occasion jouit encore de deux petites mèches verdâtres, uniques rejetons d'une famille disparue, qui s'entrelacent comme deux sœurs dans une touchante fraternité, et semblent s'exhorter mutuellement devant le sort qui les menace. Sa proéminence nasale et son menton qui marchent l'un vers l'autre en forme de casse-noix avec une effrayante rapidité, ne tarderont pas à se réunir dans un inséparable embrassement; et alors, je ne répondrais plus de lui, car il sera parvenu à cet état de phénomène où l'on devient de droit la propriété des ménageries ou des musées anatomiques. Mais ce qui donne à son individu une apparence plus burlesque que son accoutrement, c'est la gravité sénatoriale dont il décore sa physionomie et la précision de sa démarche; si les loges de Venise floris-saient encore, je serais tenté de croire que c'est un Marino Faliero en demi-solde. Dans tous les cas, l'originalité de sa tournure lui garantit mon estime et toutes mes sympathies d'artiste ami du beau.

Plus loin, allaient et venaient sans cesse comme d'une fourmilière, des citoyens de toute condition et de tout sexe, les uns portant des missives, d'autres ne portant rien—c'était l'hôtel des postes—Un système ingénieux encore ignoré sous un autre ciel est ce système de petites boîtes où chacun, à toute heure du jour, peut recueillir les correspondances envoyées, sans être obligé d'attendre la visite d'un facteur plus ou moins expéditif.—Vois celui-ci, me dit tout bas Sabatier en me poussant du coude, comme sa figure s'épanouit! je suis sûr que cette lettre lui annonce d'agréables nouvelles... Pas celui-là, lui répondis-je, en lui indiquant un petit homme ramassé comme un boule-dogue et dont le visage se rembrunissait à mesure qu'il avançait dans la lecture de son épître—je gagerais qu'on lui annonce la faillite de son agent de change... quant à cet autre qui vient de replier sa lettre et qui s'en va sans mot dire, sa physionomie ne trahit aucun sentiment, et ne révèle pas plus la joie que la tristesse—c'est probablement un créancier à qui son débiteur n'envoie que les trois quarts de la somme réclamée, en sollicitant un délai pour l'autre quart... Ce n'est pas déjà si mal; je connais plus d'un débiteur qui dans le même cas n'eût rien envoyé du tout...

A peine eûmes-nous dépassé l'édifice que nous entendîmes une série de sons aigus et nasillards se succédant avec une incroyable volubilité. Tiens, dis-je à Sabatier, voilà une clarinette de ta cantate qui s'exerce; mais elle me semble légèrement enrhumée... mon ami qui est un peu plus fort que moi dans l'idiôme d'Albion, m'expliqua que ce n'était point une clarinette, mais la voix d'un huis-sier britannique qui annonçait un encan. Je ne m'en serais jamais douté; nous entrâmes:—sur une table encombrée de vieilleries hétérogènes s'agitait avec force grimaces un grand sec effilé comme une chandelle de résine—c'était le démosthène de la vente—il avait beau déchaîner sur la multitude les cataractes de sa bouillante éloquence, sa voix prêchait dans le désert, et l'écho des murailles répondait seul à ses insinuations—que pouvait faire le public d'un vieux sabre de cavalerie, d'une faïence à demi fêlée, d'un cor de chasse, ou d'un accordéon? c'était là tout ce que j'apercevais dans la boutique; comme je n'avais nulle envie d'acheter des antiquailles, et que je comprenais fort peu de chose à la façon de l'orateur, nous quittâmes au plus tôt la scène des débats, pour continuer notre promenade philosophique.

Quelle langue que cette langue d'Outre-Manche ! quels efforts de gutturale gymnastique pour la parler correctement ! si encore les mots se prononçaient comme ils s'écrivent... que de qui pro quo, que d'involontaires équivoques ne risque-t-on pas de proférer, quand on n'est pas rompu aux perfides monstruosités de la prononciation ! — Exemple : Dans les premiers jours de mon arrivée à Montréal plein d'un noble feu pour l'étude malheureusement nécessaire sur ces plages, de l'idiôme anglais, je m'escrimais vaillamment à déchiffrer les inscriptions placardées sur les bâtisses—parmi celles plus ou moins baroques dont se trouvent hérissées les murailles, une surtout avait singulièrement piqué mon attention—c'était celle de *for sale* : Je ne sais pas pourquoi, un pressentiment funeste me disait que j'allais faire une boulette en demandant la signification ; mais le désir de m'instruire l'emporta sur la crainte d'une prononciation incorrecte—je m'armai de courage et arrêtant un piéton sur la voie publique, je lui demandai ce que signifiait *for sale* en prononçant à la française comme j'aurais dit *fort sale* ; le passant me rit au nez et poursuivit sa route, sans m'honorer d'une réponse ; cette néfaste aventure m'a rendu d'une sobriété de paroles extraordinaire dans les conversations britanniques ; je me contente d'écouter, rôle passif qui hâtera peut-être mes progrès dans cette perfide langue, si toutefois je ne suis pas arrêté comme Napoléon à Moscou, *par les éléments... de la langue.*

J'achevais le récit de mon anecdote à Sabatier, lorsque je me sentis heurté au bras par une lourde masse de plomb. C'était un maladroit policeman qui m'avait sans intention, j'aime à le croire, affleuré de son assommoir, mais que je vouai néanmoins à toutes les divinités infernales—quelle arme ignoble que cet assommoir ! je conçois que l'on s'en serve pour abattre un taureau. Je l'excuse dans la main d'un boucher, mais dans celle d'un serviteur de la loi, c'est une défense dégradante—on peut tomber sans honte sous un coup d'épée ; c'est mourir comme un homme ; mais tomber comme un bœuf sous un coup d'assommoir, autant vaut la potence. — En France, cet instrument est si peu en odeur de sainteté, qu'il y a des agents de police tout exprès pour mettre en prison ceux qui s'en servent ; mais on ne doit pas s'en étonner : autre pays, autres mœurs.

A quelques pas, nous trouvons un nègre en pleurs qui escortait un convoi funèbre : voilà un homme, m'écriai-je, qui a une couleur de circonstance. Oui, riposta mon susdit camarade, son deuil n'est pas un deuil d'emprunt, mais il est condamné par la nature à le porter éternellement.

Non loin delà, s'offre à nos regards, toute éblouissante de dentelles, une certaine Miss que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que j'ai souvent remarquée dans mes flâneries d'observateur ; elle a des allures de cantinière et son chapeau Louis XIII qu'elle penche cavalièrement sur le coin de l'oreille droite lui donne une tournure martiale qui serait ravissante chez un dragon de sa Majesté. Elle allait et venait sans cesse, accompagnée d'une amie, laquelle avec sa forêt de boucles, plus ou moins authentiques, semble porter sur la tête un étalage de saucisses ; du reste, elles sont tous deux charmantes.

A propos de saucisses, devinez, aimables lecteurs, ce que nous rencontrâmes en poursuivant notre course : un militaire tout chamarré de broderies, et tenant à la main, un sabre ou un mousquet sans doute ? . . . point du tout ; . . . un ignominieux parapluie ! ! ! un parapluie dans la main d'un soldat ! ! ! je l'avais déjà vu la veille, orné d'une badine, et cet objet bourgeois sous un casque de guerre, m'avait paru pas mal rococo, car en garnison, comme sur un champ de bataille, les serviteurs de Mars doivent conserver un scrupuleux decorum et repousser tout insigne contradictoire avec la dignité de leur mission. — Un riflard sur une tête qui doit braver la mitraille ! ! ! je connaissais le parasol de l'empereur de Maroc, mais le

parapluie d'Albion m'était encore inconnu. L'un craint le soleil, l'autre la pluie. que doit-il donc se passer chez eux en face de la grêle ? Grand Dieu ! ! . . .

Je n'en sais rien ; ce que je n'ignore pas, c'est qu'il se passa dans mon esprit une étrange scène d'étonnement, lorsqu'arrivé à la place du marché au foin, j'aperçus des monceaux de granit dispersés çà et là comme les débris d'une nouvelle Herculani—qu'est-ce que c'est que ces ruines ? demandai-je à mon camarade—ce sont des ruines qui ont failli être celles de la corporation—mais encore ?—en deux mots, voici l'histoire : Par une belle matinée de printemps, un farceur exotique qui n'avait jamais fait autre chose dans son pays que du pain d'épice et de la chandelle, aborde sur les rives du St. Laurent, s'annonce comme paysagiste et obtient de la municipalité la permission de construire une fontaine antique, et aussitôt, les pierres de surgir et les roches d'éclater avec fracas, car notre archimède, quelque peu artilleur, faisait jouer la mine en pleine ville de Québec, au risque de lui faire subir toutes les horreurs d'un bombardement. Enfin, après avoir fait venir, à peu de chose près, cinquante charrettes de moellons, le susdit ingénieur élève avec ces pierres superposées une immense pyramide au bas de laquelle un tuyau classique vomissait sur le sol des nappes d'eau plus ou moins transparentes—c'était là sa fontaine antique ; comme tu le penses, à peine l'auteur de ce brillant chef-d'œuvre eut-il palpé ses honoraires qu'il jugea prudent d'aller les dépenser ailleurs,

Mais tout n'a pas péri : l'obélisque s'est écroulé, la source a survécu—je m'approchai avec émotion de cette ruine mémorable, et navré de tristesse en voyant la faible portion de l'édifice qu'avait épargnée la sévérité du destin, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

“ D'un travail de romain, voilà ce qui nous reste ! ”

Dans un louable transport de munificence, l'édilité à suspendu au roc deux patères étrusques où chacun a le droit de venir tremper ses lèvres sans payer son écot. Au moment où mes yeux éplorés considéraient ces illustres décombres, la foule faisait queue autour de la fontaine et les coupes passant de bouche en bouche se vidaient et s'emplissaient encore avec une prodigieuse célérité—j'admira l'héroïsme de ces hommes dont le gosier engouffrait sans grimace ce même verre où un indélicat devancier venait, tout en buvant, de débarbouiller son visage ; cette abnégation me semblait au-dessus de tout éloge ; quant à moi, si la soif m'eût trop vivement aiguillonné, je ne suis pas fier, mais je vous avoue cependant que je me serais servi, comme Diogène, du creux de la main, plutôt que de toucher du bout de la langue aux bords de ces *gobelets-omnibus*.

Si jamais, ô lecteur, l'envie de boire à cette source te saisit à ton passage, défie-toi du gobelet de gauche ; le dernier qui y a bu venait d'enfourer dans les bas-fonds de sa mâchoire une énorme chique de tabac, et il est parti sans le rincer.

Ce spectacle me rappelle une aventure dont fut victime l'an dernier un auteur célèbre dans la littérature française. Alexandre Dumas, se promenant un jour à l'avenue des Champs-Élysées, rencontre un charlatan qui avec un sifflet de fer-blanc connu là-bas sous le nom vulgaire de *pratique*, imitait à s'y méprendre le cri de tous les volatiles. Seriez-vous assez bon, demanda le romancier, pour me prêter quelques secondes l'instrument dont vous tirez d'aussi suaves accords ? avec plaisir, Monsieur, et mieux encore, si vous réussissez, je vous en fais cadeau. . . . et Dumas de souffler comme Eole, tournant et retournant dans sa bouche, mais inutilement, le magique sifflet du saltimbanque. . . ah ça ! mon cher, savez-vous bien que vous pratiquez là un métier dangereux ? Si par malheur vous avaliez votre instrument ? Eh ! que m'importe ? on l'avale, mais on ne le garde pas ; ainsi, par exemple, j'ai déjà avalé cinq ou six fois celui que vous tenez entre les dents. . .

A ces mots, Dumas consterné chancelle sur ses jambes, appelle un fiacre, s'élance comme un fou dans la voiture, et à peine au logis, fut en proie, durant plus de deux heures, à de cruels vomissements. C'est pour vous préserver de cet accident peu agréable que j'ai pris la peine de vous édifier sur les gobelets du marché au foin.

Comme le soleil déclinait sensiblement, nous revînmes sur nos pas, et en passant devant la basilique Notre Dame, nous vîmes défilér une phalange de jeunes filles vêtues de blanc qu'accompagnaient leurs mères, le sourire sur les lèvres et des rayons de joie dans le regard. c'étaient, me dit-on, des enfants qui venaient de s'asseoir pour la première fois au banquet des élus. Je regardais avec attendrissement ces radieux visages d'anges terrestres auxquels il ne manquait plus que des ailes pour ressembler aux anges du Ciel, et mes souvenirs se reportaient avec délices vers ce jour immortel que Napoléon I, qui a eu de bien beaux jours, a cependant nommé le plus beau de sa vie. Le monde peut longtemps vous envelopper dans le tourbillon de ses orages et vous entraîner à sa suite dans le désordre de ses égarements, quelque soit le courant auquel on s'abandonne, il y a deux choses sur la terre que l'on n'oublie jamais :

“Sa mère et le jour de sa première communion !”

EDOUARD SEMPÉ.

HORTICULTURE.

JARDINS PAYSAGERS.

I.

Pour le Canadien qui voyage à l'étranger, rien n'est frappant comme l'aspect des campagnes qu'il traverse, comme la riante verdure de ces bosquets habilement ménagés, dont les frais ombrages abritent des troupeaux grassement nourris, comme ces longues chaînes de haies vives partageant chaque champ, en quarrés égaux, ou bordant la route qu'il parcourt. Autour de la demeure du cultivateur, tout comme sur les domaines du noble, la nature aidée de soins intelligents a su égayer le paysage en variant les tableaux, selon les goûts ou les moyens du propriétaire. Quelquefois, c'est un verger dont les fruits, longtemps attendus, seront en grande partie un moyen d'existence pour celui qui l'a planté ; quelquefois c'est un parc dont les avenues, tracées avec tous les moyens de l'art, s'étendent à perte de vue, bordées d'arbres exotiques et indigènes habilement groupés, dont les larges troncs entrelacés de lierres et de plantes grimpantes retombant en festons magnifiques, saisissent le promeneur d'admiration et d'étonnement. Ici et là des sentiers pénétrant les massifs sous lesquels serpentent des petits ruisseaux, où viennent se désaltérer tour-à-tour la perdrix, le faisan, le lièvre, le lapin, quelquefois le renard et le cerf. N'oublions pas les ponts rustiques dont les pièces principales formées de troncs d'arbres recouverts de leur écorce et garnis de leur branchage offrent le coup-d'œil le plus charmant. Partout c'est l'art imitant la nature dans ses œuvres admirables.

Bien souvent, en traversant les parcs si renommés de l'Angleterre, les riches vallées de la Normandie, les cantons montagneux de la Suisse, ou bien en visitant les villas Italiennes, nous nous sommes demandés, à la vue de ces nombreuses plantations sans cesse sous nos yeux, le pourquoi de l'anomalie qui existe pour le Canada vis-à-vis des autres pays du monde. En Europe, là où la population, par sa densité, fait une loi aux cultivateurs de ne pas négliger la culture d'un parc de terrain, il y aurait place pour autant de bois dans les campagnes, lorsque chez nous, où le sol a comparativement beaucoup moins de valeur, le cultivateur bien souvent ne compte pas un seul arbre sur toute sa propriété, couverte par la forêt vierge, il y a quelques années seulement. Rien n'est désastreux pour notre pays comme la

pratique de nos défricheurs de ne rien laisser de la forêt qu'ils abattent. Avec nos chaleurs excessives, nul doute que des abris menagés dans nos champs, non seulement seraient pour notre bétail un bienfait inappréciable, mais encore protégeraient nos récoltes des sécheresses en arrière dans leur course les vents brûlants de l'été, et en dégagant, comme autant de réservoirs d'eau, une fraîcheur si impérieusement réclamée à cette époque par tout ce qui a vie, animale ou végétale.

Le jour où nos campagnes seront parsemées de massifs, un grand pas sera fait. Non seulement notre climat en sera modifié, mais l'étranger qui visitera nos rives en gardera un meilleur souvenir. Il se rappellera ces plaines immenses, couvertes de récoltes, source de la prospérité de notre pays, mais il se rappellera aussi ces maisons blanches se détachant de la pelouse, à demi cachées sous les frais ombrages d'un nid d'arbres verts.

Pour l'Artiste, l'embellissement de nos campagnes par des plantations est un besoin urgent, les jardins potagers ou de fleurs sont généralement très bien conduits, et à ce sujet nous aurions tout à apprendre de nos gentilles jardinières, mais peut être que les dispositions générales des jardins et des plantations ne sont pas tout ce qu'elles pourraient être et nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lectrices les principes enseignés par les meilleurs auteurs au sujet des *Jardins Paysagers*. Le style des grandes compositions pour les jardins a varié d'âge en âge, comme les idées dominantes de chaque siècle. Il prit de main établie la limite qui sépare le style des anciens jardins de celui des jardins modernes, et de montrer comment et dans quelles proportions nous concevons l'alliance des arts et des beautés naturelles pour l'ornement de ces compositions, nous ferons voir comment le retour à des idées moins exclusives s'est opéré dans les jardins de la Grande Bretagne, cette terre classique des parcs et des jardins, parcequ'elle est aussi celle des fortunes colossales. Dans ce but nous traduisons en les abrégant, les passages suivants d'un écrit très remarquable publié par Hofe.

“C'était la grande mode, il y a quelques années, en Angleterre, de rechercher dans la composition des jardins tout ce qui pouvait les faire prendre pour des produits de la nature, sans le secours de l'art et de l'industrie humaine ; la mode d'alors blâmait sans distinction toutes traces de la main de l'homme dans le dessin d'un parc ou d'un jardin, elle avait surtout proscrit tout ce qui pouvait ressembler à une intention de symétrie ou de régularité. Peut-être qu'en recherchant mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, le but et la destination d'un jardin, trouverait-on peu rationnel de renfermer les formes et les ornements d'un jardin dans des règles si strictes et si limitées.

Quelle fut dans les temps primitifs, l'origine des jardins ? La difficulté d'aller récolter à de grandes distances des plantes usuelles et cueillir des fruits mangeables sur des arbres inutiles ou nuisibles, a dû probablement donner la première idée d'un jardin, en faisant sentir la nécessité de réunir près de la demeure de l'homme les végétaux, base de sa subsistance. Ce point de départ du jardinage est encore de nos jours, l'objet de cette branche importante de l'horticulture contemporaine qui a pour objet d'approvisionner la table. La portion du jardin chargée spécialement de satisfaire, non pas seulement la vue mais encore l'estomac, a dû nécessairement rejeter le désordre et la confusion de la simple nature, il a fallu isoler entre eux les végétaux utiles de chaque espèce, après les avoir séparés des végétaux inutiles, il a fallu consacrer à chaque genre de plantes un espace de forme régulière, pour lui donner des soins spéciaux de culture, conformément à sa nature et à son genre d'utilité.

Nous pouvons conclure de cet exposé de l'origine du jardinage, que l'une des beautés les plus réelles, parmi celles que nous pourrions nommer intellectuelles, c'est

celle qui résulte dans toute œuvre de l'art ou de la nature de l'exacte relation entre le but proposé et les moyens employés pour atteindre ce but. De même qu'on peut regarder l'opposition des formes et des couleurs, comme l'un des éléments essentiels de la beauté dans les objets qui frappent la vue, de même une beauté réelle résulte de l'opposition entre le vague, les lignes mal arrêtées d'un paysage dépourvu de symétrie, et les couleurs vives, les formes distinctes, la gracieuse mosaïque d'un sol soigneusement cultivé par compartiments réguliers et symétriques; il semble que ce soit une pierre précieuse qui brille dans un monceau de minéraux bruts, ou mieux un riche tapis étendu sur un coin d'une agreste vallée.

La partie du jardin consacrée aux productions utiles ne doit donc pas être astreinte aux formes irrégulières de la nature laissée à elle-même. Dans le jardin d'agrément l'emploi des moyens artificiels devra produire des effets susceptibles de plaire aux regards, en le rapprochant le plus possible des formes irrégulières et indéterminées de la nature entièrement libre; ou bien on emploie ouvertement et sans chercher à les masquer, les ressources de l'art et l'on fait contraster vivement l'irrégularité des lignes du paysage naturellement agreste avec la symétrie des ouvrages réguliers de l'art humain. Ne perdons jamais de vue cette vérité que la symétrie entre aussi bien dans le plan des œuvres de la nature que dans celui des travaux de l'homme; seulement, la nature n'en fait l'application qu'à ses plus petits ouvrages, admirable par leur régularité; elle cesse de s'y astreindre dès qu'elle opère sur des masses plus considérables, sur des espaces plus étendus.

PERRAULT,
De Varennes.

WATERTOWN, le 8 Mai 1850,

MON CHER SABATIER,

Je vois avec plaisir dans les colonnes de la Minerve, que vous êtes à la veille de publier à Montréal, en collaboration avec Paul Stevens et Edouard Sempé, un journal critique, littéraire et musical, qui aura nom : *l'Artiste*.

Si cette nouvelle feuille se maintient toujours à la hauteur que lui impose son titre, je ne doute pas un moment de son plein succès.

A cette occasion, permettez-moi, mon cher Sabatier, de vous dédier une pièce de vers écrits quelques minutes après la lecture de votre prospectus.

Tout à vous de cœur et d'intelligence,

J. SAINT-ANGE.

L'INSPIRATION.

(à mon ami Sabatier).

L'éloquence comme l'inspiration peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écriture. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.
LA BRUYÈRE.

ENVOI.

I.

De tes nobles accords, doux rayon de ton âme,
La musique sublime a réveillé mes chants,
Et ma lyre renaît, d'une amoureuse flamme
Qui la faisait vibrer à l'âge de vingt ans !

Divine Poésie ! ô merveilleuse fée
Dont la robe d'azur se mêle à des flots d'or,
De ton prisme enchanteur inspire ma pensée ;
Donne au pauvre Lazare un peu de ton trésor !...

II.

L'éclair hante les rocs aigus, les hautes cimes.
La foudre aime à jeter dans le creux des abîmes
Ses rauques hurlement. L'aigle au vol indompté
Se plaît à remuer de son aile puissante
Les flots purs de l'éther, ou, dans la nue ardente,
Superbe, ivre de flamme et l'œil ensanglanté,
Dans cette mer de feu creusant un noir sillage
Hardi navigateur se frayer un passage.
Le vent rugit ou pleure aux sonores vallons ;
La vague aime à jouer avec les cailloux ronds ;
Pour qu'il chante la nuit sa plaintive romance,
Il faut au rossignol de l'ombre et du silence.
Le lis au blanc panache, aux étamines d'or
Sur sa tige penché, semble un ange qui dort.
Dans sa tente d'azur la lune recueillie,
La nuit aime à sourire à quelque étoile amie,
Et l'insecte, orgueilleux de son casque vermeil
Cherche à se briller d'un rayon de soleil...

III.

Mais le poète, lui, cet étrange mystère,
Qui pourra lui tracer son rôle sur la terre ?
Qui donc mesurera sa joie ou ses douleurs ?
Qui lui dira : là, chante ; et là, souffre ; et là, meurs ?
Qui, guidant dans le ciel cette comète folle
Lui creusera du doigt l'ardente parabole,
Et décrivant l'espace, un compas à la main,
Dira, froid géomètre : hier ici, là demain ?

IV.

Oh ! nul ne le pourra ! nulle voix de prophète
Ne saura divulger tes secrets, ô poète !
Et, notant chaque accord de ta harpe envolé,
Dira : voici le ton, ou bien voici la clé.

V.

Comme chante la brise folle
Dans les ormeaux mélodieux ;
Comme chante l'oiseau qui vole,
Semant son hymne dans les cieux ;
Comme ici-bas toute voix chante ;
Comme là-haut tout chante aussi ;
Comme dans l'onde transparente
L'on chante : en haut, en bas, ici ;
Le poète aussi chante et nulle main sur terre
Ne peut lui mesurer le chant ni la prière.

VI.

Quand l'Inspiration, cet ange à l'aile d'or
Vient du doigt effleuré la harpe qui s'endort,
Et réveiller, le long des cordes frémissantes,
Des murmures confus et des clameurs errantes ;
Fût le ciel sans azur, et, dans un froid brouillard,
Le soleil languissant noyât-il son regard ;
Le monde n'eût-il plus, dans sa triste agonie,
Que brises sans parfums et flots sans harmonie,
Emu par ces accords qui lui viennent des cieux,
Le poète murmure un chant mélodieux.
Et la foule qui passe, un moment attendrie,
Croît qu'un ange pensif a, dans sa rêverie,
Laisse glisser du ciel sa harpe, et qu'en tombant
Cet instrument, brisé sur notre monde errant,
Nous jette dans l'accord de ses notes étranges
Un céleste avant-gout du concert des archanges.

J. SAINT-ANGE.

WATERTOWN 8 MAI, 1860.

LE GÉNÉRAL LA MORICIERÈRE.

II.

La patrie qui dans ses jours de crise fait un appel à l'élite de ses braves, tourna ses yeux vers Alge, et Lamoricière parut dans les faubourgs insurgés de la capitale avec son épée fumante encore du sang de l'infidèle. Chacun sait avec quelle vaillante énergie il servit en cette occurrence la cause du bon droit et de la

civilisation. Un enchaînement de faits politiques qu'il serait oiseux de reproduire, attirera bientôt sur sa tête une disgrâce qu'il ne méritait pas, et il dut prendre le chemin de l'exil. Cet arrêt d'ostracisme excita parmi les siens de sourds mécontentements et de profonds regrets, et tandis que les aigles françaises parcouraient victorieuses les campagnes de Crimée et d'Italie, sa vieille lame dut plus d'une fois tressaillir dans son fourreau, car le canon des Invalides annonçant aux rives de la Seine les triomphes de ses anciens compagnons d'armes, semblait lui redire avec Henry IV : " *On a vaincu à Arques et tu n'y étais pas !* "

Plus tard une amnistie généreuse ayant rouvert aux exilés les portes du pays, fidèle à ses opinions et avec une dignité dont on ne saurait lui faire un crime, la Moricière refusa d'en accepter les bénéfices ; impatient, mais plein de foi dans l'avenir, il attendait que l'heure sonnât pour lui de quitter sa retraite et de poursuivre sans forfaire à l'honneur, une carrière glorieusement inaugurée et si tristement interrompue.

Aujourd'hui qu'une criminelle conjuration semble se préparer contre la tiare de Saint Pierre, il ne pouvait s'offrir une plus belle occasion au courage du héros pour reprendre son épée et reparaitre sur le théâtre de la vie publique. L'illustre banni l'a deviné et il a pris le chemin de Rome.

On a dit que par cet acte de bravoure chrétienne, la Moricière se faisait traître à son drapeau et s'exposait à lutter contre la France !... Calmez vos alarmes, messieurs les antipapistes, et dormez tranquilles ; car vous craignez beaucoup plus pour La Moricière que La Moricière lui-même... il n'a pas hésité à prendre la cause du Saint Siège, parce qu'il sait que s'il doit la soutenir un jour sur un champ de bataille, ce ne sera jamais contre la France, pas même contre Napoléon III ; à cette hardiesse d'assurance, on me répondra peut-être : Napoléon I a exilé Pie VII et Napoléon III est le neveu de son oncle. C'est précisément parce qu'il est le neveu de son oncle qu'il n'y a rien à craindre de sa part ; les complications et les difficultés de la politique ont pu égarer un instant son génie, mais le génie a ses retours comme il a ses heures d'éblouissements et d'hallucinations. L'empereur n'attaquera jamais le pape, parce qu'il connaît son histoire et qu'il comprend les enseignements du passé ; il ne l'attaquera pas, parce qu'il a déjà versé pour lui le sang de ses soldats, il ne l'attaquera pas, parce qu'il gouverne un pays dont le glaive fut toujours le glaive de l'église, ou, si par un excès d'aveuglement qu'on n'est pas en droit de supposer, il voulait un jour conduire ses troupes à une guerre sacrilège, le Ciel et la France ne le permettraient pas et j'ai foi dans le Ciel et la justice de la France ?

Héros français, vaillant la Moricière,
Comme Bayard, sans reproche et sans peur,
Quand je te vois, aux genoux du Saint Père,
Offrir au Ciel ta cuirasse et ton cœur ;
Jetant l'insulte à ta sainte vaillance,
Pourquoi crier à l'infidélité ?
Soldat de Rome ou soldat de la France,
Ne sert-on pas la gloire et l'équité ?

EDOUARD SEMPÉ.

SÉANCE ACADÉMIQUE DU COLLÈGE STE. MARIE.

Un brillant choix d'auditeurs se pressait Dimanche soir dans la salle d'exercice du collège Ste. Marie, pour assister à une séance littéraire donnée par les académiciens. Parmi les personnages éminents de l'auditoire on remarquait le R. Père Soprani, général de la Compagnie de Jésus et sa grandeur l'Evêque de Sandwich qui occupait le fauteuil de la présidence. Outre les assistants qui composaient le petit nombre des élus admis à cette réunion, plusieurs personnes qu'avaient amenées la sympathie et le désir de battre des mains aux progrès des jeunes élèves, s'étaient rendues à l'établissement, mais

la regrettable exiguité du local les a placées dans la disgracieuse alternative, ou de s'en retourner comme elles étaient venues, ou de faire antichambre jusqu'à la fin de la solennité.

La séance annoncée pour 7½ heures, fut ouverte par M. Auguste Genan, président de l'académie, qui dans une charmante adresse au public a exposé le but et les divers sujets de l'exercice.

La science a les racines amères, mais les fruits en sont doux : tel est le vieil axiôme dont il fallait aborder la démonstration et qu'ont habilement prouvé les membres de l'académie par les essais dramatiques et littéraires qu'ils ont offerts l'assistance.

C'était un des immortels chef-d'œuvres légués par le siècle de Louis XIV qui en a légué tant d'autres à la gloire de la France et à l'admiration des siècles : Polyucte.

Cette sublime tragédie du grand Corneille que n'ont jamais pu interpréter dans toute sa splendeur les plus illustres coryphées de la scène française, ne pouvait, à plus forte raison, être représentée sans reproche par de jeunes talents de hétéroclite ou de philosophie, mais ce serait mentir à nos impressions et outrager la justice que de contester aux efforts des acteurs le mérite d'une déclamation intelligente et l'avantage d'avoir su intéresser leur auditoire pendant plus de deux heures. MM. Mercier et Lorimier, le premier dans le rôle de Félix, et le second dans celui de Polyucte, ont surtout contribué au succès de la représentation.

De tous les exercices de collège, la déclamation est, à notre avis, un des plus profitables, parce qu'en gravant dans la mémoire les plus beaux fragments littéraires qu'ait enfantés le génie, elle donne encore à l'élève l'assurance et l'habitude de la parole qui lui seront si nécessaires, quand il sera descendu dans le champ clos de la vie publique.

Les entr'actes ont été remplis par de gracieux morceaux de chant que tous ont applaudis avec sincérité et dont la réussite fait honneur au talent qui les dirige, talent d'autant plus méritoire qu'il a su charmer des oreilles françaises avec la langue d'Albion.

Après la séance, le Rév. Père Recteur proclama le résultat d'un concours littéraire ouvert pendant les dernières vacances, aux membres de l'académie, et qui consistait en une description topographique, statistique et pittoresque d'une ville ou d'un comté du Canada. MM. Paradis, Genan, O'Hara, Beaudry et Alary, ont eu l'honneur d'être mentionnés publiquement comme les triomphateurs de cette joute littéraire où chacun avait noblement déployé son tribut d'intelligence et de labeur.

EDOUARD SEMPÉ.

LE CHEVAL ET LE POURCEAU.

Plus fier qu'un empereur Romain
Don pourceau couché dans la fange
Se moquait du cheval : ô personnage étrange !
Lui disait-il, avec dédain,
Que te sert ce travail fatigant, sans relâche,
Qui t'a rendu sec comme un clou ?
Encor si tu pouvais engraisser à la tâche ?
Mais non... va, tu n'es qu'un vieux fou !
—Grand merci de ta politesse
Lui répondit le coursier sans s'aigrir,
Dans le travail je préfère maigrir,
Que d'engraisser dans la paresse.

PAUL STEVENS.

CHRONIQUE GÉNÉRALE.

Nous avons, chers lecteurs, tant de choses à dire, que nous ne savons vraiment par quel bout nous y prendre, comme on dit vulgairement, pour commencer cette chronique. Dire qu'il fait beau, qu'il fait chaud, qu'il pleuvra, qu'il pourrait pleuvoir, est vraiment trop banal, aussi laisserons-nous ces graves réflexions à toutes les personnes en peine d'entamer ou de soutenir une conversation. Tâchons plutôt de détourner un tout petit orage de quolibets, qui s'annonce à l'horizon et qui menacerait de tomber, très mal à propos et surtout très injustement, sur la tête de notre ami et collaborateur Perrault, l'habile rédacteur du Journal l'Agriculteur, car si faute il y a, nous sommes le seul coupable.

Nous confessons donc publiquement que c'est par inadvertance et distraction de notre part que le nom du savant agronome s'est trouvé allongé de la sorte, dans nos colonnes, et qu'il aurait dû paraître, comme signe d'ailleurs cet écrivain, de la même manière qu'il paraît aujourd'hui et qu'il paraîtra désormais dans l'Artiste.

Hâtons-nous maintenant de faire part à tous nos abonnés présents et à venir d'une bonne et excellente nouvelle: notre appel, l'appel que nous faisons à tous ceux qui ont du cœur et des idées, à tous ceux qui savent tenir une plume, a été entendu, et nous sommes heureux et fiers tout à la fois de pouvoir annoncer que bientôt, grâce à ce généreux concours de nos intelligences d'élite, l'œuvre que nous avons fondée deviendra un monument national!

Quelques jaloux nous trouvera probablement encore trop prétentieux, dans nos visées. Nous lui demanderons humblement pardon en nous accusant d'égoïsme, car à vrai dire, nous n'avons encore parlé que de nous et cependant nous avons sur notre table le *Courrier du Canada*, du 14 de ce mois, et nous aurions déjà dû publier, d'après lui, que l'état de Mgr. l'Archevêque s'est un peu amélioré. Veuille Dieu, qui tient dans sa dextro le sort des empires et des hommes, prolonger cette vie précieuse, et laisser à l'Eglise qui a besoin aujourd'hui de tous ses chefs et de tous ses plus humbles soldats, une des gloires, une des lumières les plus vives de notre clergé.

Nous lisons encore dans le même journal: "Mgr. Grandin, Evêque de Sathala, coadjuteur de Mgr. Taché, est arrivé hier à Québec par le *Canadian*."

"Mgr. Grandin a amené, de France, plusieurs Pères et Frères Oblats destinés aux missions de la Rivière Rouge. Voici les noms des Pères et Frères qui accompagnent Mgr. de Sathala, avec l'indication de leurs diocèses respectifs: -

"Les Rév. Pères: Séguin, (Clermont-Ferrand); Cair, (Quimper); Gasté, (Le Mans); Grouard, clerc minoré, (Le Mans).

"Les Frères Lais: Boisramée, (Le Mans); Godard, ancien soldat de l'armée de Crimée, (Le Mans).

"Si nous sommes bien informé, M. Grouard, le clerc minoré, doit terminer sa théologie au Séminaire de Québec.

"Le 2 juin partiront de Liverpool pour la Baie d'Hudson, un Père et un Frère de la même congrégation; le Rév. Père Simonet, (Bayonne) et le Frère Glénat, (Grenoble).

"Mgr. Grandin doit quitter Québec le lendemain de l'Ascension."

Les nouvelles que nous recevons de Rome sont les plus consolantes et bien faites pour rassurer tous les cœurs affligés de la chrétienté. Suivant une correspondance adressée à l'*Univers* de Paris, "Depuis dix jours, aucun fait nouveau n'est venu exciter la curiosité des habitants de Rome; on ne peut plus donner comme des nouvelles les adresses de condoléance et de dévouement que reçoit chaque jour le Souverain-Pontife. Il n'est bientôt plus une contrée de l'univers qui ne lui ait apporté ses expressions de sympathie et de respect. Après l'Europe, c'est le nouveau monde. Hier, c'était le Canada; l'autre jour, le Mexique, et bientôt toutes les républiques de l'Equateur auront payé leur tribut d'hommages au représentant de Dieu sur la terre. Cette unanimité du monde entier dans un seul sentiment pour le chef de l'Eglise porte le dépit dans l'âme des révolutionnaires; car on ne peut nier qu'elle ne soit une éclatante réprobation de leurs envahissements, et ils sentent qu'en dehors de l'action surnaturelle qu'ils s'efforcent de chasser de leur foi, il est une force contre laquelle on se brise tôt ou tard: c'est celle de la raison universelle.

"La seule présence du général de Lamoricière a produit un effet immense en Italie; on dirait que son épée a fait jaillir des armées, à en juger par le calme et la confiance des uns, et par l'abattement et la crainte des autres. La métamorphose s'est si vite opérée, que ceux qui, hier, accordaient à peine la qualité d'hommes aux soldats du Pape, disent tout haut, avec le général qui s'est mis à leur tête, qu'il y a chez eux tout ce qui constitue le bon militaire.

"M. de Lamoricière est parti, il y a trois jours, avec son état-major pour Ancône, devant visiter sur sa route les points intermédiaires qui servent ou peuvent servir de garnison aux troupes pontificales. Pendant ce temps son chef d'état-major, M. de Pimodan, et le ministre de

la guerre vont s'occuper d'organiser et de compléter l'administration du service militaire. Vous comprenez que les officiers de la division française ont vu avec plaisir le bon accord de leur général avec le général de Lamoricière et l'accueil que ce dernier a reçu des habitants de Rome; car, à quelque drapeau qu'on appartienne, ou plutôt comme ici il n'y a qu'une cause, la protection et le soutien des droits du chef du monde catholique, il n'est pas un français qui puisse voir sans orgueil se perpétuer cette noble mission dans un de leurs compatriotes."

On lit dans une autre correspondance datée de Rome, le 24 avril 1860:

"Le général de Lamoricière, qui est l'objet des sympathies de l'Europe honnête, acquiert une popularité plus grande encore qu'on ne le pouvait penser. Mais la révolution en Piémont, comme toutes les révolutions, va droit par quelque endroit, est en train de faire au héros français un piédestal gigantesque. Elle se dispose à le tuer, à l'assassiner. Nous avions prévu cela déjà. Aujourd'hui, M. de Gramont a dû donner officiellement avis au gouvernement romain qu'il se trame des complots contre la vie de M. de Lamoricière."

Ces dernières lignes n'ont pas besoin de commentaires. Elles montrent à l'évidence que la révolution marche droit à sa ruine et que ses propres excès la tueront, si la justice de Dieu ne vient à souffler sur elle.

Plusieurs séances littéraires très intéressantes ont eu lieu cette semaine. Dimanche, il y avait fête au Collège de Ste. Marie. Lundi et Mardi le cabinet de lecture paroissial recevait son contingent accoutumé d'auditeurs attentifs et éclairés. Mercredi, M. A. Mousseau, jeune avocat d'avenir et de talent que nous connaissons particulièrement, lisait un travail à l'Institut Canadien-Français sur Cardinal et L... uet victimes de 1837-38.

C'était, croyons-nous, la première fois que ce monsieur parlait en public, et disons-le à son honneur, il s'est parfaitement acquitté de sa tâche. Le sujet ne pouvait être mieux choisi, ni traité avec plus d'adresse et plus d'esprit. Aussi les applaudissements de la salle n'ont-ils pas fait défaut à ce vaillant débutant dans la carrière des lettres et il a remporté un véritable succès d'estime et de larmes.

Nous l'engagerions cependant à se défendre d'une certaine exagération dans la peinture de nos concitoyens d'origine anglaise. Sans aucuns doutes, la race française n'a pas toujours été traitée comme elle aurait dû l'être; tour à tour soumise à d'odieux traitements, à d'indignes vexations, si elle est aujourd'hui plus vivante que jamais, c'est à elle seule, c'est à son énergie, c'est à sa foi vive qu'elle le doit, et non aux tendresses et aux égards que nous lui faisons. Mais nous le répétons, nous ne saurions approuver ces appels indirects, d'une violence que rien ne justifie maintenant, à la haine et au mépris d'un peuple qui a été étroitement ses intérêts à ceux de la France, aujourd'hui surtout que nous sommes à la veille d'accueillir dans nos murs et de fêter dignement le futur héritier du trône anglais.

Nous conseillerons encore à Mr. Alfred Mousseau de se défier un peu de son imagination et du luxe descriptif dans les images:

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant
L'esprit rassasié le rejette à l'instant,

a dit le dictateur du Parnasse français. Nous n'ajouterons rien de plus. Mr A. Mousseau a trop d'esprit et nous connaît trop bien pour ne pas avoir compris que cette critique est sincère. Il suivra sans doute nos conseils comme il les a déjà suivis, et tout ira bien.

Hier la fête de l'Ascension a été célébrée avec pompe dans toutes les églises de la ville et nous avons vu avec plaisir, vers le soir, une partie des promeneurs prendre la direction du magnifique jardin de Mr. Guibaut, où nous nous ferons un plaisir et un devoir, de conduire nos lecteurs et nos aimables lectrices dans le numéro prochain.

PAUL STEVENS.

ANNONCES.

J. P. Craig,

Manufacture de Pianos Droits, Carrés et à Queue, Harmoniums.
Réparations et accords d'instruments.

ESQUISSES NATIONALES,

Dédiées au peuple Canadien, par PAUL STEVENS.

Beau volume in-douze, magnifiquement imprimé, devant paraître à la fin du mois de juin. Prix de l'ouvrage, 75 cts.

Paul Stevens,

PROFESSEUR DE FRANÇAIS ET DE DESSIN.

P. W. Baril,

FONDEUR, Fabricant de Plaques Métalliques pour Enseignes et Plaques de Porte, etc. Rue Ste. Elizabeth.

Montréal. — Imprimé pour les Propriétaires par John Lovell.